

Le Patriarche Joseph (Gn 37 – 50) : un exemple de drame familial qui s'achève par le pardon.

Jacob-Israël a 12 fils, mais de 4 femmes différentes : Gn 35, 22-26 : ²³ *Les fils de Jacob étaient au nombre de douze. Fils de Lia: Ruben, premier-né de Jacob, Siméon, Lévi, Juda, Issachar et Zabulon. ²⁴ Fils de Rachel: Joseph et Benjamin. ²⁵ Fils de Bala, servante de Rachel: Dan et Nephthali. ²⁶ Fils de Zelpha, servante de Lia: Gad et Aser. Ce sont là les fils de Jacob, qui lui naquirent à Paddan-Aram.*

Joseph n'est donc le fils aîné, mais le premier fils de la femme préférée, Rachel, et un fils de sa vieillesse. Il est encore jeune quand le malheur s'abat sur lui : il a 17 ans. Un autre élément va jouer contre lui : il a un don que les autres n'ont pas : il reçoit des songes qui annoncent qu'il doit régner sur ses frères. Voilà deux motifs de jalousie de la part de ses demi-frères... « *Ses frères, voyant que leur père l'aimait plus qu'eux tous, le prirent en haine, et ils ne pouvaient plus lui parler amicalement.* » (Gn 37,4) Les frères vont alors comploter rien de moins que sa mort. L'aîné, Ruben, essaie de lui sauver la vie : il convainc les autres de jeter Joseph en prison, dans une citerne ; il pense l'en délivrer plus tard. Son courage ne va pas jusqu'à dire que Joseph est innocent, jusqu'à dire toute la vérité, et à peser du poids de sa parole d'aîné de famille. Mais quand Ruben reviendra plus tard, Joseph aura été vendu, sur proposition de Juda, à une caravane d'Arabes qui se rendaient en Egypte : ses frères se sont débarrassés de lui. Ils le font alors passer pour mort auprès de leur père ; Ruben, par peur, s'associe à la supercherie ; il entre lui aussi dans le mensonge. Ils ont évité le meurtre, car c'est trop grave par rapport à Dieu ; mais ils s'autorisent le mensonge.

Le mal vient de ce que chacun a oublié de se considérer en lien avec les autres, avec Joseph en l'occurrence. Chaque frère est emporté par l'égoïsme. Aucun ne pense qu'ils sont issus du même père, que c'est Dieu qui donne la vie et les dons personnels. Aucun ne pense à la peine qu'ils pourraient causer à leur père. Puis, les frères vont reprendre le cours de leur vie, sans plus en parler, comme s'il ne s'était rien passé. Une chape de plomb s'abat, le sujet devient tabou. Chacun refoule le souvenir de cet événement. On fait comme si de rien n'était. Du moins, on essaie.

La vie de Joseph en Egypte est un petit peu mouvementée : il est acheté comme esclave par le commandant des gardes de Pharaon, Putiphar, et gagne la confiance de son maître. La femme de Putiphar veut coucher avec lui, mais comme il s'y refuse, elle l'accuse de tentative de viol. Il est alors jeté en prison. Il sera rejoint par deux fonctionnaires royaux dont il interprétera les songes : l'un sera pendu, et l'autre rétabli dans ses fonctions. Deux ans après, Pharaon fait un songe, qu'aucun de ses magiciens ne parvient à interpréter. Le fonctionnaire royal se souvient alors de Joseph : il le fait sortir de prison et présenter à Pharaon. Joseph interprète le songe du chef d'Etat : voici venir sept années d'abondantes récoltes, qui seront suivies par sept années de famine. Et il lui donne ce conseil : faire construire des silos pour y conserver une partie du grain et puiser ensuite dans les réserves ainsi accumulées. Devant un tel conseil si avisé, Pharaon le nomme Premier Ministre, afin qu'il mette lui-même en œuvre ce qu'il a proposé.

Cette promotion console Joseph de ses malheurs. Il comprend cela comme venant de Dieu. Dieu a permis son malheur passer en vue d'un plus grand bien personnel. C'est pourquoi il donne des noms de consolation à ses enfants. Gn 41 : ⁵⁰ *Avant qu'arrivât l'année de famine, il naquit à Joseph deux fils, que lui enfanta Aseneth, fille de Putiphar, prêtre d'On. ⁵¹ Joseph donna au premier-né le nom de Manassé, " car, dit-il, Dieu m'a fait oublier toute ma peine et toute la maison de mon père. " ⁵² Il donna au second le nom d'Ephraïm, " car, dit-il, Dieu m'a fait fructifier dans le pays de mon affliction. " Ce n'est pas encore le pardon. C'est juste la consolation. On cesse de penser à sa blessure, mais elle demeure ; rien n'est guéri, c'est juste « classé », mis de côté.*

La famine annoncée ne toucha pas que l’Egypte, mais aussi les pays voisins, dont Canaan. Apprenant qu’il y a du blé en Egypte, Jacob envoie tous ses fils en acheter, à l’exception de Benjamin, le plus jeune et le frère de sang de Joseph (même Mère). C’est donc devant Joseph qu’ils vont se prosterner pour acheter du blé. Mais, ils ne le reconnaissent pas. En effet, il est vêtu comme un Egyptien et parle cette langue. 13 années ont passé, Joseph a 30 ans.

Joseph pourrait alors se venger ; ou il pourrait leur pardonner et se révéler à eux. Curieusement, il ne va faire ni l’un ni l’autre. Il va monter en épingle un scénario. Il les accuse d’être des espions : eux, en effet, se sont présentés comme étant une famille de 12 enfants, dont l’un est mort et le dernier est resté à la maison avec son Père. Joseph veut une preuve qu’ils disent vrai : il propose à l’un d’entre eux de rester en captivité en Egypte, tandis que les neuf autres feront le voyage pour aller chercher leur petit frère. C’est un stratagème élaboré afin de revoir ce petit frère. A l’idée que l’un d’entre eux va rester prisonnier en Egypte, les frères réalisent ce que c’est que de perdre un frère que l’on aime. Joseph en effet ordonne que se soit Siméon qui reste, c’est-à-dire un frère de sang (même mère) de Juda qui l’a vendu. Ils se souviennent alors de ce qu’ils ont fait subir à Joseph. Gn 42 : « ²¹ Alors ils se dirent l'un à l'autre: "Vraiment nous sommes punis à cause de notre frère [Joseph]; car nous avons vu l'angoisse de son âme, quand il nous demandait grâce, et nous ne l'avons pas écouté! Voilà pourquoi cette détresse est venue vers nous. " ²² Ruben, prenant la parole, leur dit: " Ne vous disais-je pas: Ne commettez pas de péché contre l'enfant? Et vous n'avez pas écouté; et voici, son sang est redemandé. " ²³ Ils ne savaient pas que Joseph comprenait, car ils lui parlaient par l'interprète. » Le repentir alors les prend. Le Père Schenker¹ explique : « L’oubli n’étant pas possible, ils se content(aient) de refouler ce souvenir. (...) La peur vécue a raison du refoulement. (...) Le souvenir de ce qui a été commis et l’expérience de ce qu’a enduré la victime sont les deux premières étapes, nécessaires, du repentir. » « Le repentir est un regard porté sur son propre méfait après qu’on en ait soi-même expérimenté les effets sous une autre forme. » Il faut pour le moins être capable d’imaginer le mal que l’on a causé à l’autre pour pouvoir se repentir. Se repentir suppose un sentiment de compassion.

Joseph laisse donc repartir ses frères en gardant un otage, et leur offre le blé. Ils reviennent en Canaan et racontent tout à leur père Jacob. Mais Jacob refuse de laisser partir Benjamin, car il est devenu, depuis la prétendue mort de Joseph, son préféré : c’est son « petit dernier », et c’est l’enfant de sa femme préférée, Rachel. Ce n’est que contraint à nouveau par la faim, quand les vivres seront épuisés, que Jacob va consentir à le laisser partir en Egypte. Cela veut dire que Siméon va rester prisonnier assez longtemps ; il va pouvoir éprouver ce que Joseph a subi par sa faute.

Les frères retournent donc se présenter devant le Ministre de Pharaon, Joseph. Celui-ci les reçoit bien, et gâte Benjamin. Puis il leur donne des sacs de blé, mais fait glisser une coupe en or dans les sacs que Benjamin emporte sur sa monture, afin de le faire accuser de vol, et de le contraindre à rester en Egypte.

Quand Benjamin est pris en « flagrant délit » de vol, tous ses frères se proposent de rester esclaves avec lui. Les liens de solidarité fraternelle tiennent bon maintenant dans leurs cœurs. Ils ont conscience de ne pas pouvoir l’abandonner, ils ont conscience de la peine que cela causerait à leur père. Gn 44 : ³⁴ *Comment pourrais-je remonter vers mon père, si l'enfant n'est pas avec moi? Non, que je ne voie point l'affliction qui accablerait mon père!* " Ils sont « guéris » !

Alors Joseph, touché par leur bonne disposition de cœur, se fait reconnaître d’eux.

Le Père Schenker dit : « Joseph a mis ses frères à l’épreuve et ils s’en sortent avec succès. En poussant son ingénieuse expérience jusqu’aux limites du tolérable, il est discrètement parvenu à créer une situation symétrique à celle du crime, un reflet exact. De la même façon que Joseph avait été exclu du cercle des frères, après que l’envie et la haine aient petit à petit atrophié leur sens des liens fraternels et filiaux, Benjamin y est maintenu parce que cette fois l’attachement filial et les

¹ Les chemins bibliques de la non-violence, d’Adrian Schenker, Ed. CLD, 1987.

liens fraternels ont été reconnus. Alors que le crime avait pour mobile l'élimination d'un frère, l'épreuve présente révèle l'intention de sauver un autre frère qui se trouve pourtant dans la même situation de fils préféré. Le crime avait abouti à l'expulsion et à l'élimination d'un innocent, on veut maintenant préserver un coupable du châtiment. Au lieu que les frères cherchent à nuire à l'un des leurs, un frère prend le tort sur lui-même pour l'éviter à la victime désignée. Le souci d'épargner le père contraste avec la froide insouciance d'autrefois. Là où le ressentiment avait abouti au crime, l'amour filial mène au sacrifice.

Au lieu de ruiner le libre épanouissement d'une vie, Juda renonce à sa propre liberté pour en préserver une autre. Lui qui avait foulé aux pieds les droits de Joseph renonce volontairement aux siens au profit de Benjamin. Il tente plus pour sauver Benjamin que jadis pour perdre Joseph. A l'affirmation brutale de soi jusqu'au mépris du frère succède le respect pour le père et le frère jusqu'au mépris de soi. »

A ce moment-là, Joseph pardonne. La réconciliation est le point de rencontre entre le consentement gratuit au pardon de la part de l'offensé et les sentiments de conversion de l'offenseur qui découlent de la prise de conscience du don offert.

Gn 45 : ³ Joseph dit à ses frères: " Je suis Joseph! Mon père vit-il encore? " Mais ses frères ne purent lui répondre, tant ils étaient bouleversés devant lui. ⁴ Et Joseph dit à ses frères: " Approchez-vous de moi. "; et ils s'approchèrent. Il dit: " Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour être mené en Egypte. ⁵ Maintenant ne vous affligez pas et ne soyez pas fâchés contre vous-mêmes de ce que vous m'avez vendu pour être conduit ici; c'est pour vous sauver la vie que Dieu m'a envoyé devant vous. ⁶ Car voilà deux ans que la famine est dans ce pays, et pendant cinq années encore il n'y aura ni labour ni moisson. ⁷ Dieu m'a envoyé devant vous pour vous assurer un reste dans le pays et vous faire subsister pour une grande délivrance. ⁸ Et maintenant, ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais c'est Dieu; il m'a établi père de Pharaon, seigneur sur toute sa maison et gouverneur de tout le pays d'Egypte. Il considère les choses du point de vue de Dieu. Même s'il ne nie pas la part de responsabilité personnelle de ses frères (« *Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu* »), c'est Dieu qui devient le sujet de sa phrase. Il considère l'œuvre bonne que Dieu a accomplie en permettant le mal et en en triomphant. Il regarde aussi non plus son nombril ('Dieu m'a consolé') comme avant, mais il considère les autres dans le projet de Dieu. Son regard est devenu plus juste, plus conforme à Dieu : Dieu a été bienveillant envers lui, mais Il l'est aussi envers tous : 'Dieu m'a envoyé au-devant de vous pour vous assurer une subsistance, et Dieu m'a établi pour sauver l'Egypte de la famine'.

Alors, Joseph obtient de Pharaon une faveur pour sa famille : pouvoir s'installer en Egypte avec leur bétail pour éviter les années de famine encore à venir. On va donc rechercher Jacob qui était resté en Canaan, ainsi que les femmes et les enfants. A la mort de Jacob, les frères s'inquiètent de nouveau : n'était-ce pas par amour filial que Joseph nous avait épargné ? (La première question de Joseph avait été de savoir si Jacob était encore en vie) Mais Joseph les rassure : c'est en vérité qu'il leur a pardonné ; il a pour eux un vrai amour fraternel. C'est cet amour fraternel non seulement retrouvé mais fortifié par le pardon, qui va constituer ces clans en un peuple. C'est ce que Joseph dit à ses frères : *Gn50 : ²⁰ Vous aviez dans la pensée de me faire du mal; mais Dieu avait dans la sienne d'en faire sortir du bien, afin d'accomplir ce qui arrive aujourd'hui, afin de conserver la vie à un peuple nombreux.*

En résumé :

► Du côté de l'offenseur :

Le mal est un monstre tapis à la porte de notre cœur et qui se tient prêt à bondir pour dévorer. Si nous « succombons à la tentation » au lieu de lui résister, c'est-à-dire si nous

entretenons les pensées mauvaises, les désirs de puissance, de profit, d'orgueil, qui sont en nous, nous n'allons pas tarder à poser des actes graves et mauvais. Nous serons aveuglés, notre regard aura été volontairement faussé par notre assentiment au mal.

Ce qui nous permet de faire le mal, c'est l'oubli de Dieu et du prochain. Ils ne comptent plus vraiment. Seul « MOI » ai de l'importance.

Comme nous nous sommes rendus complices du mal, pour éviter d'avoir à nous dénoncer en même temps que nous reconnâtrons le mal, nous avons tendance à nous justifier, à nous dédouaner, à nous trouver mille et une 'bonnes raisons' pour 'légitimer' notre acte. Nous maquillons la vérité. Ou alors, nous refoulons la chose, refusons tout simplement de la voir en face.

Du coup, notre victime peut rester longtemps en souffrance, parce qu'elle ne sera pas reconnue comme telle.

Ce qui va me permettre de revenir de mon enfermement dans le mal, c'est une prise de conscience du mal que j'ai commis et de ses conséquences. Il faut que quelque chose me permette de me mettre à la place de ma victime, de compatir à sa souffrance. Ce déclic peut provenir soit d'une conversation avec quelqu'un, qui va nous 'ouvrir les yeux', soit d'un événement semblable dont cette fois-ci nous serons la victime, soit d'un déclic intérieur que Dieu opère dans la prière. Cette compassion nous amène au repentir : comprenant, nous pouvons regretter en vérité, redonner leur consistance aux événements.

Le repentir va alors déboucher sur une demande de pardon. Je la ferai « avec le ton juste », avec la bonne attitude, car j'éprouverai alors le mal dont je parle. Je ne nierai plus mon implication, ma connivence avec le mal. Le fait d'avoir pesé le mal commis et la volonté de le faire disparaître me feront considérer mon repentir, mon auto-dénonciation, comme une peine dérisoire en regard du mal déjà fait. Ce sera une piètre réparation, mais la seule que je puisse fournir, et, finalement, la seule nécessaire.

Le fait d'avoir compati avec ma victime aura créé entre nous une vraie solidarité, un lien d'amitié. C'est ce lien qui sera renforcé par le pardon reçu. Cette amitié se nourrira alors aussi de la gratitude due au pardon offert. Nous ressortirons plus liés que nous ne l'étions. Il y aura entre nous une certaine 'connivence'. Je serai toujours, dans les mémoires, l'offenseur pardonné, et l'autre sera toujours la victime reconnue, et cela ne fera plus souffrir personne. Au contraire, nous aurons été tous les deux les vainqueurs du mal, par une œuvre de collaboration.

► Du côté de l'offensé :

Un mal nous est fait. Il s'impose à nous avec violence. Il est injuste, non désiré, pas même prévu. Peut-être même sera-t-il secret, discret : personne ne sera là pour nous plaindre ou nous consoler. Nous-mêmes, si nous nous en plaignons trop, nous rendons insupportables aux autres. Et puis, il est même difficile de le raconter, de tout dire, d'être compris. Nous sommes deux fois victimes : du mal commis envers nous, et du silence qui l'entoure. Tout ce qui est enfermé pourrit. Le mal nous ronge. Nous ne pouvons pas vraiment l'oublier. Parfois même ne pouvons-nous pas le comprendre. Nous ne comprenons pas la cause de ce mal, nous ne comprenons pas celui qui a été l'auteur du mal, le bourreau. Parfois aussi ce mal est accidentel, sans cause, le fruit du 'hasard' ; mais le 'hasard' n'existant pas, c'est Dieu qui est rendu pour responsable direct. Ou alors, c'est un mal sans raisons décelables : elles existent parfois mais de façon si lointaine qu'on ne peut les déceler (comme l'élevage de porcs sans hygiène où a incubé le virus de la Grippe A), et alors cela paraît absurde.

Il va falloir dans un premier temps pouvoir prendre du recul par rapport à notre mal. Ou bien prendre du recul 'avec le temps' : cela fait longtemps maintenant, je dois « classer le dossier » et non plus le maintenir vif. Ou bien prendre du recul 'avec philosophie' : essayer de comprendre ce qui s'est passé ; parfois, on ne peut pas trouver d'autre explication que 'cette personne était méchante', mais c'est déjà une explication. Ou bien prendre du recul 'psychologique', en nommant le mal dont nous avons été victime, en en parlant, en décrivant ce qui est arrivé, ce que nous avons

ressenti, comment nous avons vécu les choses ; en en faisant un objet distinct de nous. Il arrive que le mal qui nous ronge ne soit pas grand-chose en soi, mais qu'il ait eu une grande résonnance en nous : « j'ai réussi telle chose, et personne ne m'a félicité(e) ». En tous les cas, il ne s'agit pas de maquiller le mal subi, mais au contraire de le voir en vérité, ni plus terrible ni plus anodin qu'il n'est. « La vérité vous rendra libres ! »

Cette prise de recul permet de considérer le mal, et de voir ce que nous pouvons en tirer, comment le transformer en bien, en tirer un bénéfice personnel. « Cela m'aura appris ce que c'est que souffrir, et je suis devenu(e) moins aveugle à la souffrance des autres. » « Cela m'a permis de rebondir, de découvrir en moi des ressorts insoupçonnés. » « Cela m'aura permis de me rendre compte que telle personne que j'aimais bien est en réalité vraiment un(e) ami(e) sur qui j'ai pu compter. » Le mal cesse d'être un mal absolu. Dieu cesse d'être coupable de mon mal. Je « pardonne » à Dieu, à la vie, au monde entier que j'avais pris en haine. Je suis un peu consolé(e).

Aussi, je vais me mettre à souhaiter que mon bourreau se convertisse, demande pardon, et non plus qu'il meure ou qu'il lui arrive les pires choses. « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » Je rentre dans ces sentiments. Je peux même commencer à prier pour la conversion de mon bourreau : pour que Dieu mette quelqu'un sur son chemin pour lui faire prendre conscience du mal qu'il m'a fait, que quelque chose lui serve de révélateur, que Dieu lui donne de comprendre intérieurement.

Ainsi, quand mon bourreau viendra me demander pardon, j'accueillerai son repentir. Je saurai le relever. Le consoler de la peine qu'il éprouve par compassion : je pourrai lui faire part des fruits positifs que j'ai déjà découverts. Peut-être pourrai-je même découvrir de nouveaux fruits : je verrai alors la joie qu'il y a maintenant dans mon cœur, mon envie de témoigner que le mal n'a pas le dernier mot, ma conscience du bonheur qu'il y a à pardonner. Je comprendrai alors mieux le cœur de Dieu, ce qu'est le Salut, l'Eglise, le sacrement de réconciliation.

► N'oublions pas que nous sommes parfois à la fois victime et bourreau. Nous avons subi du mal, nous en avons fait. A nous de découvrir durant ce pèlerinage où nous en sommes sur ces deux tableaux.

► Découvrons aussi le pardon de Dieu. Le mal que nous lui faisons, le pardon qu'il nous accorde, le bien qui peut naître, des liens qui se resserrent entre nous et Dieu.